

L'ancienne église Saint-Georges de Vienne (38) - Q. ROCHE & C. COLLOMB

L'ancienne église Saint-Georges est un édifice périphérique de l'abbaye Saint-Pierre de Vienne. Les vestiges sédimentaires, la nécropole et le bâti ont été étudiés de 1976 à 1985 par J.-F. REYNAUD puis par M. JANET-VALLAT dont la thèse soutenue en 1987 fait la synthèse des découvertes. Laissé tel quel depuis l'arrêt des fouilles en 1985, le bâtiment menaçant ruine a nécessité une intervention de consolidation et de protection par la ville de Vienne, propriétaire du site. Ce chantier a été l'occasion, sur prescription du service régional de l'archéologie, d'analyser à nouveau l'ensemble du point de vue de l'archéologie du bâti, trente-quatre ans après la première étude.

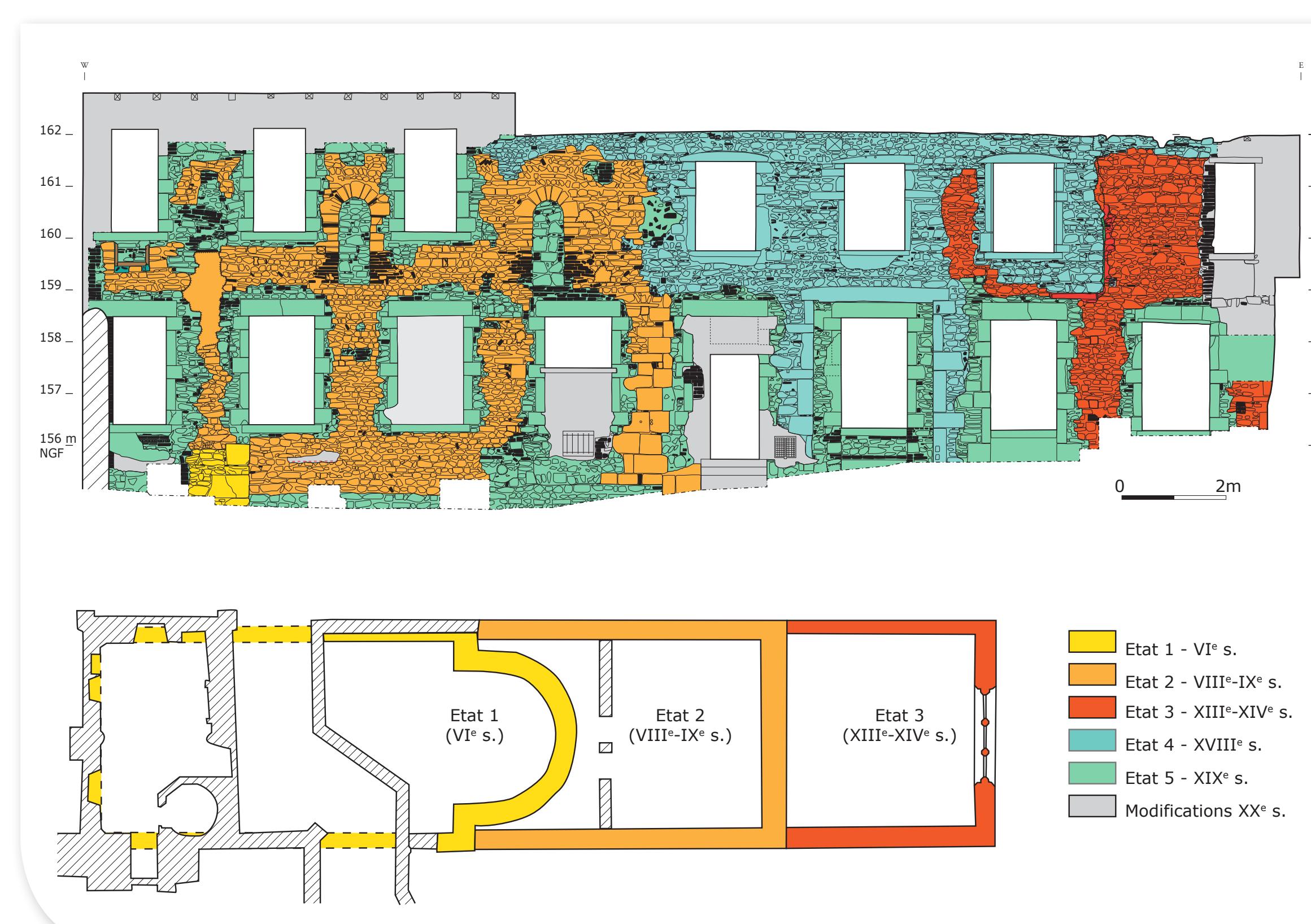


Fig. 1 Relevé phasé du mur gouttereau Sud : Quentin ROCHE & Camille COLLOMB

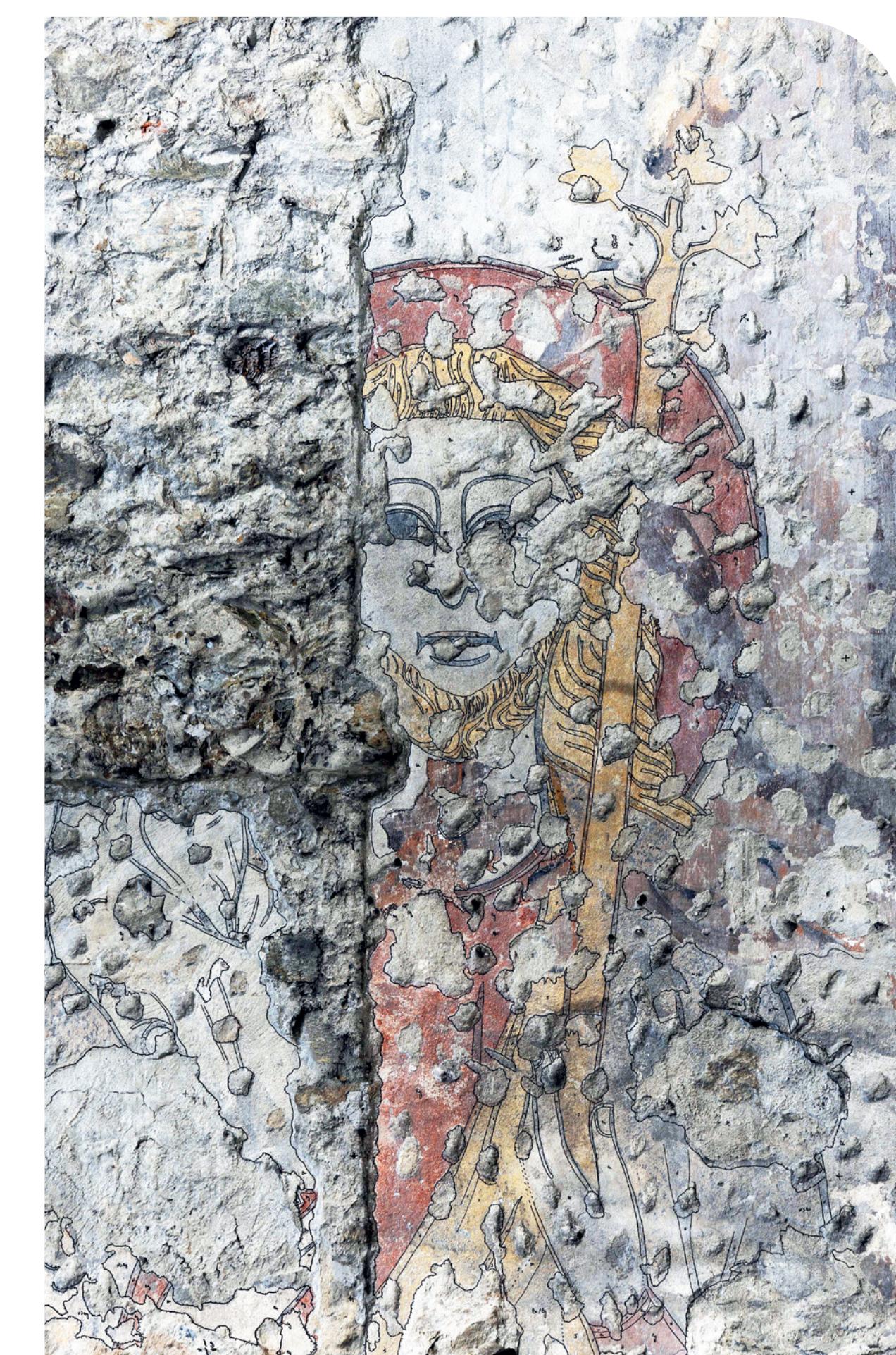


Fig. 2 Saint Christophe, photographie de la peinture murale du chevet côté nord avec superposition du relevé effectué à l'échelle 1 (le personnage fait 150 cm par 108 cm) ; photographie & DAO : Camille COLLOMB

L'opération n'a pas fondamentalement remis en question les acquis des études antérieures. L'église Saint-Georges conserve dans son mur gouttereau sud les témoignages de trois états successifs :

- L'épalement du chevet de l'oratoire mérovingien (VI^e s.) dont l'abside a été retrouvée en fouille.
- Un premier agrandissement vers l'Est à la période carolingienne (VIII^e-IX^e s.) dont une part significative est conservée, notamment deux baies à alternance de calcaire, tuf et brique et les vestiges de la chaîne d'angle du chevet.
- Une troisième phase fixant l'emprise actuelle du bâti au XIII^e-XIV^e s. avec la création d'un chevet plat orné d'un triplet. Cet état conserve dans sa moitié occidentale l'élévation carolingienne (baies, charpente probablement).

Avec la perte de sa fonction religieuse à la période révolutionnaire, l'édifice est profondément remanié deux fois, à la fin du XVIII^e et au XIX^e s. Ces travaux font disparaître les murs nord et ouest ainsi qu'une partie de l'élévation du mur sud par le percement de nombreuses baies.

système ayant provoqué des erreurs angulaires sur une partie des relevés. Cette situation a poussé les archéologues à effectuer un nouveau relevé manuel du mur, appuyé sur les moyens techniques modernes (niveaux laser, station totale, numérisation et DAO).

Outre l'évolution technique et méthodologique, c'est celle du regard et de l'analyse archéologique qui marque la différence entre les deux campagnes d'étude d'un même corpus. En témoignent l'attention portée aujourd'hui aux traces des gestes des constructeurs et à la vie du chantier (planées rythmant l'érection du mur, restitutions des systèmes d'échafaudages, ancrage des entrails carolingiens, etc.), mais également l'étude, au même titre que les phases plus anciennes, des phases modernes et contemporaines du bâti.

Cette opération permettra à terme de reprendre avec prudence les éléments de datation, en s'appuyant sur la démocratisation des techniques de datation et surtout sur l'augmentation sensible des corpus publiés depuis, grâce notamment à la multiplication des opérations sur le bâti en archéologie préventive.

Un chevet peint des XIII^e-XIV^e siècles.

Peu visible dans la disposition interne ancienne du bâtiment, le mur de chevet du XIII^e-XIV^e s. présente deux ensembles de peintures murales très inégalement conservées. La disparition d'un niveau

de sol intermédiaire et le dégagement total du mur ont permis d'effectuer un relevé à l'échelle 1 de ces peintures par calque apposé contre le mur. Cette étude a permis de préciser l'identification du motif iconographique situé au nord du triplet, représentant saint Christophe portant le Christ, et a vu la découverte, du côté sud, des vestiges lacunaires d'une Crucifixion. Cette dernière comprend les éléments récurrents de ce motif iconographique : Christ en croix encadrée par une lune et un soleil anthropomorphiques en partie supérieure, par saint Jean et la Vierge en partie inférieure.

L'iconographie de saint Christophe ainsi que le style de l'ensemble conduisent à attribuer ces peintures à la fin du XIII^e s. ou au début du XIV^e s., soit dans le même mouvement que le dernier agrandissement de l'édifice. Un décor peint plus tardif, lui aussi très lacunaire, le recouvre. Il s'agit de drapés et, peut-être, d'un décor architecturé, que l'on peut attribuer à la période moderne sans plus de précision.

Les éléments d'une charpente médiévale

La charpente du bâtiment, plus tardive, n'avait pas intéressé les archéologues du XX^e s. ; sa destruction s'est déroulée sous le regard de ceux du XXI^e s. L'occasion d'identifier plusieurs pièces médiévales en remploi, arbalétriers et contrefiches en chêne, chevrons et pannes en sapin. Elles témoignent d'une charpente à fermes diaphragmes, un dispositif répandu le long de la vallée du Rhône. Les bois sont datés par dendrochronologie du milieu du XV^e s., soit une phase de chantier postérieure d'au moins un siècle au dernier agrandissement du bâti médiéval. La restitution virtuelle d'une ferme à partir des arbalétriers découverts permettra peut-être d'associer celle-ci à la largeur de la nef de Saint-Georges, de Saint-Pierre, ou d'un autre édifice médiéval encore à identifier.

Cette opération est la première d'une série d'études sur l'ensemble formé par Saint-Georges & Saint-Pierre. Le projet d'un nouveau musée d'histoire sur le site permettra ainsi d'approfondir notre connaissance des élévations conservées, dont une part significative est encore cachée sous les restaurations du XIX^e s.

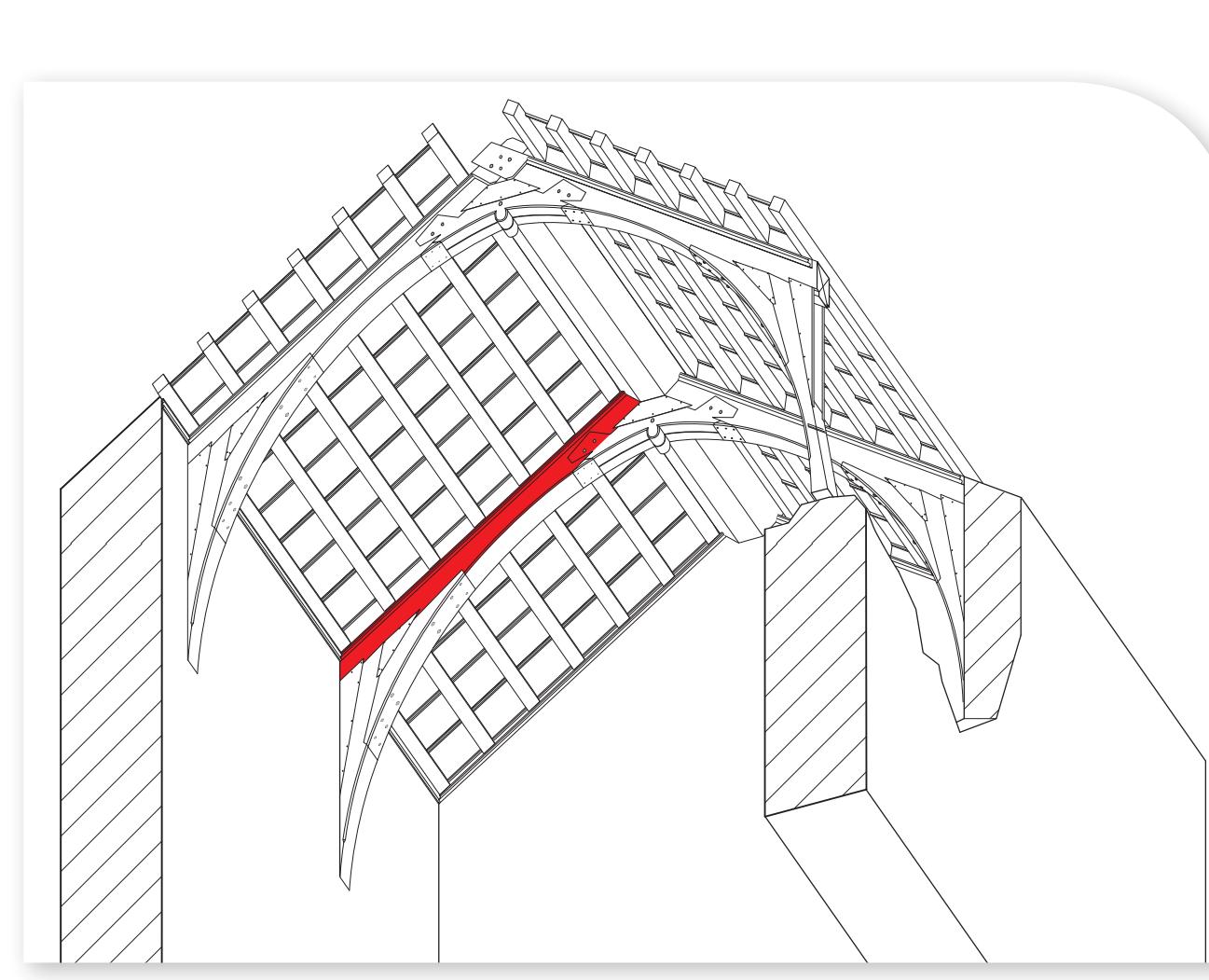


Fig. 3 Photographie de l'un des trois arbalétriers en chêne découverts en remploi dans la charpente contemporaine, relevé manuel sur base photogrammétrique et situation de cette même pièce dans une charpente médiévale à fermes diaphragmes (maison de la rue Gonzague-Millet, Orange) ; Schéma et relevé : Emilien BOUTICOURT